

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

André Guillaume
Thérèse Tessier

L'Irlande : une ou deux nations ?

politique - sociale etc

L'IRLANDE

une ou deux nations ?

L'IRLANDE
une ou deux nations ?

80R
85557
(47)

452

REV. L. M. L. J.

FB330-128140-50-M

POLITIQUE D'AUJOURD'HUI

L'IRLANDE^{1/2}
une ou deux nations?

32

ANDRÉ GUILLAUME^{1/2}

PRÉFACE DE
THÉRÈSE TESSIER

25.30



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

01-02-03-1987-06803

A RENÉE ET PIERRE

A la mémoire de Cyrille Arnavon

1957 0293-6755

ISBN 2 13 039896 0

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1987, janvier

© Presses Universitaires de France, 1987
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

<i>Préface de Thérèse Tessier,</i>	7
Introduction	9
1. Origines de la division de l'Irlande, du XVIe au XVIIIe siècle	11
2. L'union manquée des Irlandais entre eux	29
3. Histoire de la scission entre catholiques et protestants : le nationalisme catholique	37
4. L'achoppement de l'Ulster : le loyalisme	71
5. Création des deux Etats irlandais	97
6. L'Histoire solidifie la division	133
7. La fossilisation du Nord	163
8. Perspectives actuelles	181
Conclusion	191



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

OFFICE OF THE DEAN

1. The University of Chicago is pleased to announce that...

2. The following students have been admitted to the...

3. The following students have been admitted to the...

4. The following students have been admitted to the...

5. The following students have been admitted to the...

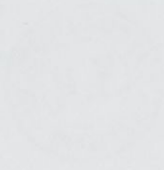
6. The following students have been admitted to the...

7. The following students have been admitted to the...

8. The following students have been admitted to the...

9. The following students have been admitted to the...

10. The following students have been admitted to the...



PRÉFACE

L'ouvrage d'André Guillaume n'a pas besoin d'une préface. Tous ses lecteurs en mesureront l'importance, et cette importance même présentera au public, mieux que je ne saurais le faire, son auteur, éminent universitaire et spécialiste fervent de l'Irlande. Je n'ai accepté d'écrire ces quelques lignes d'introduction que pour saluer, avec un vif plaisir, des recherches patientes et une compétence qui trouvent dans ce livre leur couronnement.

L'œuvre arrive à point nommé. Le conflit irlandais, en effet, ne cesse de soumettre les observateurs français à d'angoissantes réflexions. Si les chercheurs qui ont choisi de se consacrer à la «question irlandaise», si journalistes, historiens, sociologues et théologiens demeurent parfois déconcertés devant les développements d'une lutte, semble-t-il, sans issue, les étudiants et le grand public, dont la connaissance des arrières-plans historiques et culturels est moins étendue, se trouvent dans une grande perplexité.

L'étude d'André Guillaume, largement documentée, donne à tous ceux qui aiment l'Irlande et s'émeuvent de ses déchirements la faculté de pénétrer jusqu'aux racines les plus anciennes et les plus profondes de son mal. Le vaste panorama historique que déploie l'auteur éclaire les aspects les plus complexes et les plus confus de la situation présente. Les investigations d'André Guillaume remontent aux sources de la division du pays, dès le XVI^e siècle, scrutent les origines et les implica-

tions de la scission religieuse, décrivent l'échec successif des tentatives d'union, sans perdre de vue, chemin faisant, le rôle du gouvernement britannique.

L'auteur puise, de manière judicieuse et abondante, dans l'immense fonds des publications officielles, des périodiques, des ouvrages scientifiques divers sans jamais se départir de sa précision historique et de son souci d'objectivité. A l'intérêt de cette substance très riche s'ajoutent une clarté de l'exposé et une vivacité du style qui rendent la lecture du texte très agréable.

Je ne puis que souhaiter succès et large diffusion à ce livre enrichissant, tout ensemble solidement conçu et écrit avec le cœur.

Thérèse Tessier

Professeur à l'Université de Paris XII

Introduction

Joseph Chamberlain: «Sir, it is the difficulty, one of the great difficulties of this problem that Ireland is not a homogeneous community – that it consists of two nations – ('No, no!') – that it is a nation which comprises two races and two religions ('No, no!')...»¹.

Ce que les historiens appellent «la question d'Irlande» a surgi dans son originalité et son ampleur après la Réforme, sous le règne des Tudor, des Stuart et le Protectorat de Cromwell.

Tout a commencé avec la distribution de terres aux colons anglais ou écossais aux XVI^e et XVII^e siècles. L'Angleterre a alors installé et consolidé en Irlande un pouvoir colonial sévère, militaire, appuyé sur la domination sociale et économique d'une caste supérieure étroite : l'Ascendancy anglo-irlandaise. Poignée d'aristocrates latifondiaires, membres de l'Eglise établie d'Irlande (anglicane), tout-puissants au Parlement de Dublin. Celui-ci fut jusqu'à sa disparition en 1801 le pâle homologue du Parlement de Londres, comme ce dernier issu de la féodalité, mais limité dans ses pouvoirs par le gouvernement et le Parlement anglais. Avant 1829, l'immense majorité des Irlandais, catholiques, fut maintenue dans un asservissement aussi rigoureux que le servage d'une quelconque province de l'Empire russe – la Pologne en est l'exemple le plus comparable –. Les Lois Pénales, édictées à la fin du XVII^e

¹ *Hansard's Parliamentary Debates*, vol. CCCIV, col. 1200, 1st Home Rule Bill Debate, May 1886.

et au début du XVIIIe², consacrèrent cet assujettissement.

L'histoire de l'Irlande est d'abord celle d'une colonisation pesante et destructrice, du XVIe au milieu du XIXe siècle. Une succession d'occasions manquées a ensuite retardé et gâché l'inévitable décolonisation.

Tous les nationalistes de l'histoire irlandaise, même les plus modérés et les plus patients, ont toujours voulu une Irlande unie couvrant l'île tout entière. L'existence de la province du Nord créée en 1920 divise la nation aux yeux de tous les patriotes irlandais³. La division en deux Etats se double de la division des deux communautés religieuses du Nord, protestants et catholiques. Faut-il reconnaître dans l'unionisme de l'Ulster un autre nationalisme particulier, la communauté protestante du Nord est-elle une véritable nation, au même titre que la nation irlandaise catholique? Ou au contraire doit-on considérer que l'antagonisme confessionnel qui oppose protestants et catholiques au Nord n'est qu'une survivance tenace et négative de la domination coloniale de jadis?

Autrement dit l'irrédentisme des républicains — au Nord et au Sud — a-t-il raison de lutter, les armes à la main, contre l'état actuel de division qu'il considère comme artificiel et qu'il veut éphémère? C'est la question à laquelle il faudra répondre après avoir analysé l'histoire moderne et contemporaine de l'Irlande et exposé aussi impartialement que possible les doctrines en conflit qui alimentent une polémique fluctuante mais aujourd'hui séculaire.

2. Exemple : Test Act de 1704.

3. Richard Rose : *Governing Without Consensus, An Irish Perspective*, Londres, Faber, 1971, p. 40.

*Origines de la division
de l'Irlande
du XVI^e au XVIII^e siècle*

Avant d'être graduellement occupée par les féodaux anglo-normands, plus tard appelés « Old English », à partir de la fin du XII^e siècle, l'Irlande a connu une histoire pré-chrétienne, puis chrétienne. Cette deuxième époque fut particulièrement célèbre en Europe du VII^e au IX^e siècle, grâce à la civilisation des monastères, relativement protégée des invasions qui déferlaient sur le reste de l'Europe depuis la chute de l'Empire romain. La renommée des moines et missionnaires irlandais est une donnée historique connue, dont bénéficia l'Europe, notamment l'Empire de Charlemagne, et qui prit son essor après la conversion des Irlandais au christianisme par le Gallo-Romain Paladius et le Britannique Saint Patrick (Ve siècle)¹. L'Irlande celtique, indépendante jusqu'au XII^e siècle, est pertinente ici non par les institutions originales et les faits réels de son histoire et de sa culture, mais par les mythes qu'elle a créés dans les générations de patriotes irlandais en lutte contre l'occupant britannique du XVI^e au XX^e siècle. Ceux-ci ont naturellement donné une couleur romantique, voire idyllique, à ce passé gaëlique, au gré de leurs propres désirs et dans le

1. Voir le manuscrit d'Armagh (IX^e), F.-F. Kenney : *Sources for the Early History of Ireland : an Introduction and Guide*, Columbia University Press, 1929 ; R.-T. Hayes : *Manuscript Sources for the History of Irish Civilisation*, Boston, Hall 1965 ; Sean O'Riordan : *Antiquities of the Irish Countryside*, Londres, Methuen 1964 ; K. Hughes : *The Church in Early Irish Society* (1966) ; Miles Dillon : *Early Irish Society* (1959) ; John McNeill : *Early Irish Laws and Institutions*, Dublin, Burns & Oates 1935 ; et, du même auteur : *Celtic Ireland*, Dublin, Lester 1921.

refus de la soumission à l'Angleterre. Ce nationalisme exalté par un passé imaginaire pénètre même une œuvre aussi sérieuse que celle de Maire et Liam de Paor, *Early Christian Ireland*². Pareillement, à la suite du socialiste irlandais James Connolly³, P. Berresford Ellis⁴ découvre un communisme primitif, qui donnait, paraît-il, une place capitale aux femmes, dans la société rurale des clans et royaumes celtiques (tuatha) antérieure à la conquête anglo-normande.

Ce passé mythique des Celtes pouvait certes intéresser des Anglo-Irlandais convertis au nationalisme pour des motifs personnels comme C. S. Parnell, Douglas Hyde, W. B. Yeats, Maud Gonne ou Lady Gregory par exemple. Mais il n'appartenait pas au patrimoine des minorités protestantes. Celles-ci se réclamaient de traditions irlandaises différentes. Comme la plus nombreuse de ces minorités était au XIXe et est encore essentiellement implantée en Ulster, il faut considérer l'histoire divergente de ces communautés au cours de leur implantation sous les Tudor, les Stuart et Cromwell aux XVIe et XVIIe siècles.

Mais auparavant quelques mots sur les différences historiques, accusées par la géographie, qui existaient de tous temps entre le Nord de l'île, l'Ulster, et le reste, Leinster, Munster et Connaught.

La foi nationaliste irlandaise, triomphante dans les premières décennies du XXe siècle, et déjà populaire depuis Gladstone dans les milieux intellectuels britanniques avancés, a effacé ou négligé des données géographiques et historiques que rappelle opportunément M. W. Heslinga, universitaire impartial⁵. George O'Brien⁶ résume le principe fondamental du dogme nationaliste irlandais : « Il faut considérer l'Irlande tout entière comme unité nationale ». Sean Lemass, homme d'Etat nationaliste, développe clairement cette finalité du mouvement nationaliste⁷ :

2. Londres, Thames & Hudson, 1961.

3. *Labour in Irish History*, Dublin, Maunsel, 1910.

4. *A History of the Irish Working Class*, Londres, Gollancz, 1977.

5. *The Irish Border as a Cultural Divide*, Université d'Utrecht, 1962. Heslinga est hollandais.

6. *The Four Green Fields, an Essay on Irish Politics*, Dublin, Talbot Press, 1936.

7. *Fiana Fáil Pamphlet*, Dublin 1959.

« Certes, c'est pure vérité que l'Irlande est une nation, dans son histoire, sa géographie et son peuple; elle a le droit d'avoir son unité essentielle traduite en institutions politiques... L'Irlande est, selon tout critère, une nation. C'est sur cette unité essentielle que nous fondons notre cause, celle de la réintégration politique. »

Or Heslinga rappelle justement plusieurs facteurs historiques et géographiques essentiels : 1) la fonction unificatrice de la mer d'Irlande au cours de l'histoire⁸ ; 2) la proximité de la côte écossaise et de l'Ulster (moins de 20 km entre le comté d'Antrim et le Mull de Kintyre) favorise depuis très longtemps l'établissement de courants d'invasion et d'échange entre Ulster et Ecosse ; 3) jusqu'à la dispersion de l'aristocratie gaëlique aux XVI^e et XVII^e siècles, culture, coutumes, traditions et langue littéraire de l'Irlande celtique et des Hautes Terres d'Ecosse appartenaient à la même civilisation. L'interpénétration s'était faite dans les deux sens ; 4) avant la conquête normande, les Irlandais étaient divisés entre eux, situation qui a déclenché celle-ci à partir de 1170 ; l'Ulster avait des relations difficiles avec le Sud, dont il était séparé par les forêts de ses collines et des marécages ; en revanche, les rapports entre le Sud-Est de l'Irlande et le Pays de Galles étaient aisés ; 5) d'autre part, il s'était déjà confirmé que l'archipel britannique possédait une certaine unité historique réalisée par les invasions successives des Celtes, des Anglo-Saxons, des Vikings. Une des questions posées est de savoir si la colonisation anglaise et écossaise de l'Irlande, surtout depuis le XVI^e siècle aura vraiment développé ou réduit cette unité qu'avait amorcée l'histoire antérieure à la conquête.

L'établissement des colonies aux XVI^e et XVII^e siècles

Les historiens de l'Irlande sont d'accord⁹ : jusqu'à la fin du XVI^e siècle, le tiers seulement environ du territoire irlandais a pu être soumis à la loi anglaise. Le centre de ce territoire était le quadrilatère du Pale, autour de Dublin. La société gaëlique au Moyen-Age, toujours fondée sur le clan et les allé-

8. *The Irish Border as a Cultural Divide*, ch. IX, pp. 113-120.

9. J.-C. Beckett : *The Making of Modern Ireland, 1603-1923*, Londres, Faber 1966 ; Edmund Curtis : *A History of Ireland*, Londres, Methuen, 1936, pp. 112-117 ; Heslinga : *The Irish Border as a Cultural Divide*, p. 140.

geances tribales personnelles, restait étrangère au système féodal anglo-normand couronné par la suzeraineté du roi-système peu à peu resserré en royauté nationale au cours de la Renaissance. Mais le pouvoir anglais de Londres, relayé à Dublin, ne pouvait pas plus détruire cette société celte que l'assimiler. Les Irlandais et particulièrement leurs chefs nobles acceptaient le monarque anglais comme une sorte de grand roi (high king) sans comprendre les implications féodales de cette allégeance, fondée sur des liens patrimoniaux. Lois, coutumes et mentalités étaient trop différentes de part et d'autre. L'écart se creusa encore quand l'Etat moderne, au début de la Renaissance, apparut en Angleterre et en Ecosse comme sur le continent européen. Alors les Tudor amorcèrent la destruction de cette civilisation irlandaise archaïque, à laquelle seul ressemblait le système des clans dans les Hautes Terres d'Ecosse.

Henri VIII fut le premier roi anglais à entreprendre pour de bon la conquête de l'Irlande à des fins stratégiques : l'Angleterre, déjà exposée au Nord à l'hostilité potentielle d'une Ecosse indépendante, ne pouvait se permettre de laisser l'Irlande, officiellement dépendante, dans un état incertain de demi-sujétion. Il se proclama roi d'Irlande (1541), puis entama une politique de consolidation juridique en forçant les chefs celtes à lui céder leur domaine pour le leur rendre aussitôt aux conditions du droit anglais. Les chefs gaéliques, élus à vie jusqu'ici, devenaient héréditaires, suivant l'ordre féodal, et ils participèrent aussi aux distributions des terres des monastères dissous après la rupture du roi avec Rome en 1536. L'Ulster restait le seul bastion du droit de succession celtique, fondé sur l'élection du seigneur. Marie Tudor, elle, prit une initiative historique : elle inventa la célèbre politique de « confiscation et colonisation » : en bannissant des chefs irlandais rebelles et en distribuant leurs domaines aux colons anglais loyaux. Mais ces premières colonies furent balayées par les grandes insurrections consécutives à l'excommunication d'Elisabeth par le pape Pie V en 1570.

La Réforme a affecté différemment les communautés ethniques et culturelles qui composaient la mosaïque de la société irlandaise en 1558, à l'avènement d'Elisabeth. Il existait alors quatre groupes principaux :

1) la masse de la population était constituée des Gaëls : les citadelles intactes de leur territoire couvraient une partie de l'Ulster et une partie du Connaught sous l'autorité des seigneurs O'Neill du Tyrone et O'Donnell de Tyrconnell ;

2) les « anciens Anglais » (« Old English »), descendants des colons du Pale établis avant le XVI^e siècle. Ceux-ci se confondaient de plus en plus avec les autochtones ;

3) les Ecosais d'origine scandinave ou gaëlique, retranchés dans le comté d'Antrim, dans la mouvance de la seigneurie de Mac Donnell sur les Iles ;

4) les « nouveaux Anglais », nouveaux serviteurs de l'Eglise et de l'Etat à Dublin et autres centres, avec les colons de certaines parties du Leinster, du Munster et du Connaught ; noyau de la future Ascendancy anglo-irlandaise.

L'application efficace de la Réforme religieuse par Elisabeth, fondée sur le Livre de Prières protestant de 1552 et les Lois de Suprématie (1534), fit de l'Angleterre un pays officiellement protestant, épiscopalien, dont le chef religieux était le monarque. Cette réforme-là échoua pour l'essentiel en Irlande, qui resta catholique en grande majorité — événement nouveau et capital pour l'histoire future. Les Gaëls, les anciens Anglais et les Ecosais du Nord-Est restèrent catholiques romains. La Contre-Réforme livra une bataille efficace sur le sol même de l'Irlande : frères et prêtres catholiques, Jésuites en grand nombre, prêchaient sans relâche dans le peuple la fidélité au pape et le maintien de la foi catholique¹⁰.

Le pape Pie V, en excommuniant Elisabeth en 1570, délia les sujets britanniques de leur devoir d'obéissance à leur monarque hérétique. Cette décision de la papauté détermina tout l'avenir des rapports dramatiques entre l'Irlande et l'Angleterre. Tout le poids moral et spirituel du Saint-Siège, jusqu'ici traditionnellement allié de l'Angleterre dans la conquête et la soumission de l'Irlande, passait du côté de la population irlandaise, et donnait souffle à la rébellion inévitable. Les Irlandais des trois vieilles souches — Gaéliques, anciens Anglais et Ecosais d'Antrim — trouvaient ainsi le puissant motif de leur union : ressentiment religieux envers la politique du souverain anglais et anglican.

10. Edmund Curtis : *A History of Ireland*, pp. 182-183.

Mais cette unité embryonnaire d'une nation irlandaise future se fondait sur un conflit durable : la rébellion qu'elle renforçait sans cesse appelait le cercle vicieux révolte/répression. Le souverain anglais se devait de réprimer l'hostilité de ce peuple, allié potentiel de ses ennemis continentaux catholiques, Espagnols d'abord, Français ensuite. Guerre civile latente ou ouverte, qui allait durer, interminablement.

La puissance anglaise, plus incapable que jamais de gagner l'allégeance de ces Irlandais, depuis qu'ils persévéraient obstinément dans le catholicisme, allait essayer de les soumettre en installant chez eux des sujets fidèles, des hommes sûrs en nombre suffisant. A l'invasion féodale clairsemée et inachevée allait succéder la colonisation organisée et vigoureuse. A la révolte, le monarque absolutiste de l'Etat anglais post-féodal et protestant allait riposter par l'implantation organisée et massive de colons à la romaine. La mission de ceux-ci : celle de chiens de garde fidèles chargés de tenir en respect les loups autochtones.

Les aventures irlandaises du poète Edmund Spenser, un des colons comme son ami et protecteur Sir Walter Raleigh, sont significatives¹¹ : leur fin tragique appartient à l'échec d'Elisabeth en Irlande, qui aurait pu tourner à la catastrophe si Philippe II avait tiré meilleur parti de l'appui apporté à l'Espagne par les catholiques irlandais. En 1598 le comte de Tyrone donna le signal de l'insurrection à toute l'Irlande par sa victoire de Yellow Ford (Armagh) sur le Lord Deputy. Elisabeth confia imprudemment à son favori Robert Devereux, comte d'Essex, une expédition punitive en Irlande : elle se solda par un nouvel échec anglais, dû à la désobéissance d'Essex. La présence anglaise en Irlande fut sauvée seulement par la loyauté des villes. A la mort d'Elisabeth en 1603, les O'Neill, les chefs gaéliques, les nobles anciens Anglais restaient insoumis. La défaite des Irlandais d'O'Neill et des 4 000 Espagnols débarqués, à la bataille de Kinsale (près de Cork), n'avait pas mis fin aux désordres. John Jordan estime que la reine Elisabeth a gâché pour longtemps les relations entre l'Angleterre et l'Irlande en raison de sa « passion pour le pouvoir central et la soumission uniforme de ses sujets dans l'Eglise et l'Etat »¹².

11. *View of the Present State of Ireland*, 1596.

12. «Irish Catholicism», dans *The Crane Bag*, vol. 7, no 2, 1983, p. 110.

Ce furent les premiers Stuarts qui affermirent l'autorité anglaise, Jacques Ier surtout ; entreprise poursuivie par Cromwell, et enfin Guillaume d'Orange.

Bien qu'il fît la paix avec l'Espagne, Jacques Ier ne mena pas en Irlande une politique plus tolérante et moins répressive qu'Elisabeth. Mais elle fut plus efficace, grâce à un programme cohérent et rigoureux de double colonisation, anglaise et écossaise. Elle permit au roi de consolider son pouvoir sur la quatrième province de l'île, l'Ulster qui, jusqu'ici, échappait en grande partie à l'autorité de Londres. Un événement historique servit Jacques Ier au début de son règne (1603-1625). Au lendemain de la mort d'Elisabeth le comte O'Neill de Tyrone se rendit à Mountjoy. Jacques Ier restitua leur comté à O'Neill, ainsi qu'à Rory O'Donnell (comte de Tyrconnell) : geste politique habile plutôt que clément car il plaçait ces seigneurs ulstériens dans la dépendance du roi¹³. Cette tolérance apparente à l'égard des plus riches seigneurs irlandais catholiques dissimulait la volonté royale inflexible de continuer avec plus d'énergie l'œuvre d'Elisabeth et même de briser la société irlandaise traditionnelle en soumettant les catholiques et leur Eglise au pouvoir des fonctionnaires, des colons et de l'Eglise établie d'Irlande. Non seulement Jacques Ier apporta tout son appui aux « nouveaux Anglais » protestants, mais il rechercha des débouchés de peuplement pour ses compatriotes écossais, les « crofters »¹⁴ des Basses Terres d'Ecosse, en mal de terre. Politique toujours hostile à l'Irlande catholique et gaëlique qui accrût encore la fuite des catholiques vers le continent : les paysans catholiques dépossédés ou les cadets de famille s'enrôlaient dans les armées de pays catholiques continentaux, les jeunes Irlandais destinés à la carrière ecclésiastique venaient remplir les séminaires français.

Cet exode gagna brusquement les nobles celtes démoralisés par leur soumission politique et blessés dans leur foi. En 1607 les comtes d'Ulster, Tyrone et Tyrconnell en tête, ainsi qu'une centaine de chefs de clans ulstériens choisirent l'exil volontaire. Comme le dit Heslinga¹⁵, « la fuite des comtes signifiait

13. J. C. Beckett : *The Making of Modern Ireland*, p. 24.

14. Métayers.

15. *The Irish Border as a Cultural Divide*, p. 150.

la fin de la culture gaëlique et le triomphe de la loi et du pouvoir anglais».

La société gaëlique, restée presque intacte en Ulster, disparaissait rapidement, vaincue après quatre siècles de conquête. Dans cet ordre plus tribal que féodal où le consensus des familles alliées l'emportait sur l'hérédité dans le choix des chefs nobles, l'aristocratie des clans protégeait une classe lettrée, familles de poètes, de chroniqueurs, de juges qui disaient le droit, les Brehons. Cette société s'ordonnait autour des familles aristocratiques, des chefs de clans, elle était purement rurale, ne connaissait pas la vie urbaine, et les résidences des nobles n'étaient guère permanentes. La disparition de la noblesse gaëlique, par l'exode volontaire, puis par la dispersion sous la poussée de la colonisation anglo-écossaise au XVIIIe siècle, entraîna l'extinction de la classe lettrée. Seul survécut le clergé catholique instruit et soutenu par l'Eglise continentale ; et persista aussi la langue irlandaise : deux refuges de l'existence sociale autochtone, le premier appelé à un grand destin historique, la seconde vouée à l'érosion et au déclin jusqu'à la renaissance celtique de la deuxième moitié du XIXe siècle.

La fuite des comtes de 1607 fut saisie par Jacques Ier, par les Anglais et les Ecossais de ses deux royaumes, comme une occasion unique d'éliminer toute résistance irlandaise et catholique par une colonisation radicale. On proclama trahison le départ clandestin des comtes. Leurs immenses domaines, forêts, pâturages, cultures et marécages furent confisqués. Un projet global du roi, favorisant l'Ecosse pour en recueillir le surplus démographique, ouvrit la partie la plus fertile de l'Ulster à l'implantation de colons écossais presbytériens et d'Anglais anglicans. Plan méthodique qui n'est comparable par son esprit et son succès qu'à des entreprises de colonisation romaine.

Cette implantation de colonies écossaises surtout en Ulster après la fuite des comtes fut analogue aux distributions de domaines américains par la couronne anglaise en Virginie et le Sud-Est de l'Amérique du Nord, à deux différences près :

1) l'impulsion nouvelle donnée par Jacques Ier fut plus vigoureuse, systématique et efficace, grâce à la proximité et à l'importance stratégique de l'île ;

2) l'Irlande était beaucoup plus peuplée que les forêts américaines où les Indiens peu nombreux laissèrent aisément la place à des cultivateurs européens, alors que faire de l'Ulster, comme des autres provinces irlandaises, une colonie de peuplement impliquait une déportation massive et impitoyable de paysans celtes chassés de terres où les seigneurs irlandais avaient cédé la place à des spéculateurs britanniques. Helsinga¹⁶ analyse les caractéristiques et les effets de cette « colonisation scientifique et stratégique ».

L'originalité de ce plan tient d'abord à sa nature régionale, le premier de cette sorte en histoire moderne. Et surtout il opéra une révolution socio-économique dans la colonisation irlandaise : le centre de l'agriculture descendit des collines vers les plaines, jusqu'ici en friche : le labeur des colons presbytériens défricha les forêts et draina les marécages, « la vallée de la Lagan devint la grande artère du commerce entre l'intérieur de l'Ulster et la Grande-Bretagne »¹⁷. Belfast et Newry remplacèrent les ports de Carrickfergus et Carlingford.

La première raison du succès de cette colonisation jacobéenne en est la méthode systématique : au lieu de remplacer une aristocratie par une autre, les anciens Anglais par les nouveaux, comme Marie Tudor dans le Leinster, Elisabeth dans le Munster, le roi organisa l'implantation de toute une société hiérarchisée, en majorité des Ecossais presbytériens, sujets qu'il favorisait. En second lieu, cette colonisation, beaucoup moins inhumaine que les précédentes dans les trois autres provinces d'Irlande, ne visait pas l'extermination d'Irlandais rebelles : bien souvent même, en Antrim par exemple, les colons occupaient des terres vierges, marécages ou forêts. Et surtout les Irlandais ne furent pas *toujours* chassés des plaines et forcés de se réfugier dans les collines stériles et les marécages¹⁸. A des centaines de propriétaires (« freeholders ») irlandais fut octroyé le statut de « servitors » et ils purent louer leurs terres à des cultivateurs irlandais. Ajoutons que les attributaires anglais, notamment les corporations de Londres, au mépris de leurs engagements envers le roi, maintinrent ou

16. Ibidem, p. 153.

17. Campbell & Donnelly : *Peasant Life in the Glens of Antrim: Economic Geography*, Clark University, XXIII, 1947, pp. 10-14.

18. Richard O'Brien : *The Irish Land Question, 1829-69*, Londres, Low, 1980.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637

- ALLIOT-MARIE M.
AMSON D.
BAGUENARD J., MAISON-
DIEU J. et MÉTAYER L.
BALLEY P.
BARRÈRE C.,
KEBABDJIAN G.
et WEINSTEIN O.
BERGOUNIOUX A.
et divers
BIRNBAUM P. et divers
BLUM S.
BODIGUEL J.-L. et
QUERMONNE J.-L.
BONILAURI B.
BOUTEILLER G. de
BRAILLARD Ph.
BULLIER A.-J.
CARRÉ O. et divers
CARRILLO S.
COHEN S.
DREYFUS F.-G.
DUMONT G.-F.
FAURÉ C.
GINIEWSKI P.
GLEIZAL J.-J.
GUILLAUME A.
HAROUEL J.-L.
HAWRYLYSHYN B.
HERMET G.
HUET S. et LANGENIEUX-
VILLARD Ph.
KAMINSKY C. et KRUK S.
KOLM S.-C.
—
—
KROP P.
LACHARRIÈRE R. de
LEDOUX P.
LEFRANC G.
LOCHAK D.
MARCOU L.
PETITFILS J.-C.
PORTELLI H.
RENARD J.
ROUCAUTE Y.
—
ROUVIER C.
SCHAPIRO L. et
GODSON J.
SERFATY S.
SOFFER O.
TARTAKOWSKY D.
VIAUD F.
VIÉ J.-E.
- La décision politique
La cohabitation politique en France : la règle de
deux
Les hommes politiques n'ont pas d'enfant
La Bourse : mythes et réalités
Lire la crise (2^e éd.)
La parole syndicale
Les élites socialistes au pouvoir, 1981-1985
La télévision ordinaire du pouvoir
La haute fonction publique en France sous la
V^e République
La désinformation scolaire
L'Arabie saoudite
L'imposture du Club de Rome
Géopolitiques de l'Apartheid
L'Islam et l'Etat dans le monde d'aujourd'hui
Le communisme malgré tout. Entretiens avec
L. Marcou
Les conseillers du Président. De Ch. de Gaulle à
V. Giscard d'Estaing
De Gaulle et le gaullisme
Pour la liberté familiale
La démocratie sans les femmes
De Massada à Beyrouth
Le désordre policier
L'Irlande, une ou deux nations ?
Essai sur l'inégalité
Les itinéraires du futur. Un rapport du Club de
Rome
Aux frontières de la démocratie
La communication politique
La Syrie : politiques et stratégies
Le libéralisme moderne. Analyse d'une raison
économique
La bonne économie. La Réciprocité générale
Le contrat social libéral. Philosophie et pratique
du libéralisme
Les socialistes et l'armée
La V^e, quelle République ?
La France, pays neuf
Visages du mouvement ouvrier français
Etrangers : de quel droit ?
L'URSS vue de gauche
La démocratie giscardienne
Le socialisme français tel qu'il est
L'élan culturel : la France en mouvement
Le PCF et les sommets de l'Etat
Le PCF et l'armée
Les idées politiques de Gustave Le Bon
L'ouvrier soviétique
La politique étrangère des Etats-Unis de Truman
à Reagan. Les années difficiles
Les Nations Unies au Moyen-Orient. Procès-verbal
d'une faillite
Une histoire du PCF
Mon itinéraire maçonnique
La décentralisation sans illusion